

Cahiers du
MONDE RUSSE

Cahiers du monde russe

Russie - Empire russe - Union soviétique et États
indépendants

41/1 | 2000
Varia

La Russie en 1839 du marquis de Custine et ses sources contemporaines

Vera Milchina



Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/monderusse/42>

DOI : [10.4000/monderusse.42](https://doi.org/10.4000/monderusse.42)

ISSN : 1777-5388

Éditeur

Éditions de l'EHESS

Édition imprimée

Date de publication : 1 janvier 2000

Pagination : 151-164

ISBN : 2-7132-1353-3

ISSN : 1252-6576

Référence électronique

Vera Milchina, « *La Russie en 1839* du marquis de Custine et ses sources contemporaines », *Cahiers du monde russe* [En ligne], 41/1 | 2000, mis en ligne le 15 janvier 2007, consulté le 02 septembre 2022.

URL : <http://journals.openedition.org/monderusse/42> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/monderusse.42>

Tous droits réservés

VERA MILČINA

LA RUSSIE EN 1839 DU MARQUIS DE CUSTINE ET SES SOURCES CONTEMPORAINES

CUSTINE DÉSIGNE LUI-MÊME dans le texte de *La Russie en 1839* les ouvrages dans lesquels il a puisé ses sources : l'*Histoire de la Russie* de Levesque, l'*Histoire de Karamzin*, la *Description de Moscou* de Lecointe de Laveau, l'*Histoire de la Russie et de Pierre le Grand* de Philippe-Paul Ségur. Mais Custine fut suffisamment malin pour ne pas nommer tous ceux qu'il avait lus. À côté de ces emprunts évidents, il y a dans son texte beaucoup d'emprunts cachés qui ont été analysés de nos jours¹. Parmi les sources de ces emprunts deux, jusqu'à présent presque inexplorées, me semblent particulièrement importantes : les journaux français de l'époque et les récits de l'ambassadeur français à Pétersbourg, Prosper de Barante.

Commençons par les journaux : il y a des cas où ils ne représentent pas la source unique des renseignements sur la Russie, mais fournissent, probablement, des motifs complémentaires, notamment l'utilisation de telle ou telle formule. Citons, par exemple, la phrase célèbre sur le gouvernement russe — « monarchie absolue, tempérée par l'assassinat » (lettre 10^e)². Cette formule possède des sources assez anciennes. Sa forme, elle la doit à Chamfort qui, dans les *Caractères et anecdotes* (N° 853), qualifie le gouvernement de France de « monarchie absolue tempérée par les chansons » (cité par un des critiques de Custine, Xavier Labinski, dans sa réfutation³), et quant au fond, la formule de Custine remonte sûrement à cette phrase des *Dix années d'exil* que Pouchkine dans ses *Notes historiques* (1822) avait baptisée « belle plaisanterie de Mme de Staël » :

1. Voir les travaux de Francine-Dominique Liechtenhan, *Astolphe de Custine, voyageur et philosophe*, Paris, H. Champion, 1990, pp. 123-132 ; id., « Custine avant Custine : un jésuite en Russie », *Revue de la Bibliothèque nationale*, 33, 1989, pp. 37-46.

2. A. de Custine, *La Russie en 1839*, Paris, Solin, 1990, 1, p. 184 (cité *infra* : *La Russie en 1839*).

3. X. Labinski, *Un mot sur l'ouvrage de M. de Custine intitulé « La Russie en 1839 »*, Paris, 1843, p. 43 ; Labinski cite Chamfort, mais ne le nomme pas.

« Et cependant, que deviendrait un pays gouverné despotiquement si un tyran au-dessus de toutes les lois n'avait à craindre des poignards? Horrible alternative et qui suffit seule pour montrer ce que c'est que des institutions où l'on fait entrer le crime comme balance des pouvoirs. »⁴

Ce sont les livres qui ont pu servir de source à la formule custinienne, mais on utilisait les mêmes formules avec le même terme « tempéré » (commun à Chamfort et à Custine) pour qualifier l'Empire russe dans les journaux de l'époque; par exemple, le *Journal des Débats* écrivit le 21 décembre 1835, dans le cadre de la polémique autour du célèbre discours de Varsovie de Nicolas I^{er}, prononcé le 16 octobre 1835 :

« L'ordre à Paris, c'est la loi, c'est la loi sagement libérale, l'ordre à Saint-Petersbourg, c'est la toute-puissance d'un homme *tempérée* de temps en temps par des révoltes armées et par des complots de palais. Horrible alternative et qui suffit seule pour montrer ce que c'est que des institutions où il faut compter *le crime comme balance des pouvoirs*. »

(C'est moi qui souligne; il est à noter, d'autre part, que la fin de ce passage répète mot pour mot la formule de Mme de Staël). Custine donc paraphrasait non seulement Chamfort et Mme de Staël, mais aussi, éventuellement, le *Journal des Débats*.

Dans cet exemple on a affaire à une pluralité de sources probables; beaucoup plus nombreux sont les cas où l'information que Custine donne dans son livre ne pouvait être puisée nulle part ailleurs que dans les journaux de l'époque.

Dans la lettre 13^e, Custine dit du maréchal Paskevič, vice-roi de Pologne : « on n'ose l'écraser, mais on l'annule tant qu'on peut »⁵. Pourtant le prince Paskevič fut une des personnes les plus proches de l'empereur Nicolas, un de ceux qui lui furent le plus chers, et dans aucune source russe on ne trouverait d'information sur sa disgrâce dans les années 1830; les relations entre le maréchal et l'empereur furent très cordiales, ce qu'attestent les lettres de Nicolas au prince, son sujet. Où donc Custine a-t-il pris ce détail étonnant? Dans la presse de l'époque. Les journaux français, en 1837, ne parlaient que de la démission imminente de Paskevič. Balzac savait ce qu'il disait quand il écrivait dans la *Monographie de la presse parisienne* (1843) : « En ce moment, on importe beaucoup de canards de l'Empire russe. L'empereur Nicolas n'est pas plus épargné par le Puff que s'il était un Français illustre »⁶. Le canard (ou le *puff*) sur l'empereur russe prêt à disgracier le vice-roi de Pologne et à l'éloigner de Varsovie parut dans les journaux parisiens en automne 1837. Le 26 octobre, *Le Constitutionnel* écrivit : « Il est certain que le feld-maréchal Paskevič a perdu son influence auprès de l'Empereur. On le trouve trop franc et trop aimé des militaires de tous les grades. On cherche déjà à diminuer sa célébrité et à le suppléer » ; *La Presse* du

4. G. de Staël, *Dix années d'exil*, Paris, 1821, pp. 331-332 ; édition critique par Simone Balayé et Mariella Vianello Bonifacio : Paris, Fayard, 1996, p. 299.

5. *La Russie en 1839*, 1, p. 273.

6. H. de Balzac, *Œuvres complètes illustrées*, édition dirigée par Jean-A. Ducourneau, Paris, Les Bibliophiles de l'originale, 1976, 26, p. 248.

29 octobre 1837 annonce, « d'après un journal de Francfort », qu'à Berlin on venait d'apprendre de Varsovie « la mise en non-activité pour cinq ans d'un *haut fonctionnaire* russe. C'est probablement du maréchal Paskiewitch qu'il est question, mais on ne dit pas quels peuvent être les motifs de cette disgrâce inattendue ». La même *Presse* précise le 2 novembre de la même année : « On écrit de Berlin, 21 octobre. Depuis quelques jours, le bruit se répand ici que le prince Paskiewitch, gouverneur du royaume de Pologne, ne jouissait plus de la faveur du czar et qu'il avait obtenu un congé de cinq ans pour voyager à l'étranger » ; le 7 novembre *La Presse* nomme même les prétendants probables à la place de Paskevič — le directeur des ponts et chaussées, le comte Karl Tol', le prince Pierre d'Oldenbourg ou même le grand-duc Michel (ce dernier nom fut avancé par *La Presse* le 5 octobre 1837 et par *Le Siècle*, le 4 octobre). Comme le résume *Le National* le 13 novembre, « la retraite du prince Paskewitch fait toujours le sujet de toutes les conversations », et le scandale de ces publications fut senti si vivement par les agents du gouvernement russe à l'étranger qu'ils se crurent obligés de les démentir : ainsi l'agent russe en Prusse, le baron Schweitzer, publia un démenti dans la *Gazette universelle d'Augsburg* et dans le *Mercur de Souabe*⁷, et l'agent russe en France, le comte Jacques Tolstoï (Jakov Tolstoj), dans *La Paix*. Mais le thème de la disgrâce de Paskevič ne disparut pas totalement après ces réfutations ; il réapparut encore dans la presse française au début de 1839 ; cette fois, ce fut le duc de Leichtenberg, le fiancé de la grande-duchesse Marie, qu'on désignait comme successeur possible du maréchal. On voit donc ici de façon évidente la dépendance du livre de Custine vis-à-vis de la presse politique française : il n'y avait pas d'autre source possible d'information, puisque l'information elle-même fut inventée par les journalistes.

Autre exemple : l'affaire des conjurations militaires en Russie. Dans le « Résumé du voyage », Custine écrit :

« J'ai vu en Russie quelques hommes qui rougissent de se sentir opprimés par le dur régime sous lequel ils sont forcés de vivre sans oser s'en plaindre ; ces hommes ne sont libres qu'en face de l'ennemi ; ils vont faire la guerre au fond du Caucase pour se reposer du joug qu'on leur impose chez eux ; la tristesse de cette vie imprime prématurément sur leur front un cachet de mélancolie qui contraste avec leurs habitudes militaires et avec l'insouciance de leur âge... »⁸

Michel Cadot y a vu une allusion très concrète au « Cercle des Seize » — union secrète de jeunes officiers parmi lesquels on trouvait le poète Lermontov, le futur jésuite Ivan Gagarin et le fils de l'amie de Custine, la baronne Frédérick, née Gurovska. Michel Cadot croit même que Custine avait reçu l'information concernant ce cercle de première main, peut-être de Lermontov lui-même⁹. Pourtant on

7. Voir : Gosudarstvennyj Arhiv Rossijskoj Federacii (GARF — Archives d'État de la Fédération de Russie), f. 109, Archives secrètes, op. 4, d. 253, ll. 16-16 v°.

8. *La Russie en 1839*, 2, p. 431.

9. Michel Cadot, *La Russie dans la vie intellectuelle française, 1839-1856*, Paris, Fayard, 1967, pp. 208-209.

possède plusieurs déclarations formelles de Custine, tant dans son livre que dans sa correspondance avec Varnhagen von Ense, suivant lesquelles l'auteur de *La Russie en 1839* avait eu très peu de contacts en Russie; le 27 juillet 1843, par exemple, Custine écrivit à Varnhagen : « Il y a beaucoup de sociétés secrètes en Russie, et sans doute les premiers esprits du pays y sont affiliés : je ne les ai pas connus »¹⁰. Faut-il ne pas le croire? Peut-être, vaut-il mieux s'adresser aux journaux français des années 1830 qui pullulaient d'informations (vraies ou fausses, c'est une autre question) sur les complots dans l'armée russe.

Le Constitutionnel du 12 novembre 1837 annonce que « le général Mouraviev est rappelé du commandement d'une division d'infanterie qui était sous ses ordres », et le 28 novembre, il précise :

« On a d'abord attribué cette disgrâce au caprice de l'Empereur qui semble prendre son père pour modèle mais, peu après, on a su que Mouraviev a été dénoncé au czar comme ayant formé le projet de vouloir, à la tête d'un corps, lever l'étendard de la rébellion, imitant ainsi l'exemple de son cousin Mouraviev-Apostol, chef de la révolte de 1826, et de son cousin Artimon Mouraviev, chef des hussards, aussi impliqué dans cette affaire. [...] Cette affaire préoccupe tous les esprits, et on y voit une preuve que les Russes désirent, eux aussi, un peu de liberté, et qu'ils ne sont pas si soumis à l'autocrate qu'on voudrait le faire croire. »

Le 12 décembre 1837, *Le Constitutionnel* poursuit ce même sujet :

« Trente officiers du sixième corps russe ont été renvoyés du service actif dans les garnisons de Sibérie. La plupart de ces officiers ont des grades supérieurs. Plus de vingt sont aux arrêts à Varsovie sous le plus grand secret; le général Storojenko, commandant de Varsovie, les interroge; le mystère plane sur cette affaire. On dit seulement que l'autorité recherche le fil de la prétendue conspiration de Mouraviev qui a remué tous les corps de l'armée russe. »

Le Constitutionnel évoque même (le 25 septembre 1837) la faiblesse de la Russie du fait de cette opposition dans l'armée :

« Qui voudrait combattre la Russie, n'aurait à faire qu'à une ou deux centaines de milliers de soldats. Le peuple et le reste de l'armée prendraient fait et cause pour les ennemis du despotisme impérial. »

Les mentions de conjurations militaires en Russie abondent dans les journaux non seulement en 1837, mais aussi en 1839, tant avant qu'après le voyage de Custine. Le 19 février 1839, *Le Commerce* cite une soi-disant lettre de Pétersbourg parlant de deux ukases de l'empereur dont l'un ordonne la dégradation et la mise à la retraite d'une centaine de hauts fonctionnaires militaires et civils à cause de leur hostilité envers le gouvernement, découverte par la police. En automne de la même

10. A. de Custine, *Lettres à Varnhagen*, Paris-Genève, Ressources, 1979, p. 461.

année 1839, presque tous les journaux anglais, français et allemands parlent d'une conjuration dans le corps d'armée dirigé par le général Gejsmar. *Le Commerce*, le 6 novembre 1839, parle de troubles prêts à éclater en Pologne parmi les militaires et les civils.

Nous ne nous préoccupons pas ici du problème de la véridicité de tous ces articles, véridicité d'ailleurs douteuse, car les deux « acteurs » principaux des soi-disant conjurations militaires ne furent absolument ni mutins ni chefs de complots : le comte Nikolaj Nikolaevič Murav'ev (surnommé Karskij; 1794-1866), héros de la guerre contre la Turquie de 1828-1829, demanda lui-même sa retraite en 1837 (parce que son mémoire de 1834 sur la situation dans l'armée avait déplu à l'empereur) ; il faut ajouter que le général Murav'ev ne fut qu'un parent très lointain des décembristes mentionnés dans l'article du *Constitutionnel* bien qu'il y eût un décembriste parmi ses parents proches : son frère Aleksandr Murav'ev fut impliqué dans les événements du 14 décembre 1825. Quant au baron Fedor Klementevič Gejsmar (1783-1848), il ne demanda sa retraite qu'en 1842, à la suite d'une délation où on l'accusait de privilégier les Polonais, mais en 1839 il était encore très bien vu pas ses chefs et fut promu en 1841 général de cavalerie.

Ce qui nous importe ici, c'est que les conjurations militaires en Russie furent le sujet préféré des journaux et que Custine n'était donc nullement obligé de contacter personnellement les libéraux et les oppositionnels russes pour parler de ces conjurations dans son livre. Il lui suffisait de jeter de temps en temps un coup d'œil dans la presse parisienne. D'ailleurs, la situation compliquée dans l'armée russe inquiétait beaucoup les diplomates français servant en Russie, et leurs conversations auraient pu aussi éclairer Custine. Par exemple, le chargé d'affaires français, Sercey, écrivait le 1^{er} août 1838 de Pétersbourg au comte Molé :

« On remarque généralement que depuis quelque temps il règne parmi les officiers un mécontentement réel qui se manifeste par des plaintes publiques que l'absence de l'Empereur rend encore plus hardies [l'Empereur à cette époque voyageait à l'étranger, en Allemagne et en Autriche]. La sévérité du grand-duc Michel et l'impitoyable ténacité qu'il met à faire exécuter aux troupes laissées sous ses ordres les manœuvres les plus fatigantes, sans utilité apparente, n'a pas peu contribué à étendre les germes de ce mécontentement. [...] Je suis de ceux qui pensent que le danger de la Russie est dans cette masse énorme d'hommes armés avec lesquels l'Empereur joue aux soldats et qu'il traite avec une dureté qu'il confond avec une saine discipline. Il ne devrait pas oublier pourtant que l'histoire nous montre plusieurs exemples d'empires successivement dominés et déchirés par cette dangereuse puissance qui n'a en Russie, plus que partout ailleurs, aucun contre-poids réel. »¹¹

J'utilise toujours le mot « source », ce qui n'est peut-être pas tout à fait correct et exact. Car ce n'est pas de sources *concrètes* qu'il s'agit, mais d'une certaine atmosphère qui influençait Custine. Je ne peux pas parier que l'auteur de la *Russie en*

11. Archives du ministère des Affaires étrangères de la France (cité *infra* MAE), Correspondance politique, Russie, 193, fol. 131 v°.

1839 avait lu l'article du *Constitutionnel* plutôt que celui du *Journal des Débats*, mais dans ce cas ce n'est pas cela qui est important, d'autant plus que, comme le remarquait Balzac, grand connaisseur de la presse de son temps, tous les journaux, quelle que fût leur position politique, disaient d'habitude la même chose, en la servant seulement aux lecteurs sous des sauces politiques différentes. Il s'agit donc plutôt de certains stéréotypes politiques que Custine s'appropriait avec une maîtrise parfaite et qu'il arrangeait dans son livre. Ces stéréotypes se retrouvent d'ailleurs non seulement dans les journaux, mais aussi dans les livres. Je ne parle pas de détails pittoresques tels que l'absence de lit en Russie ou les talents d'imitateurs des Russes, véritables lieux communs des récits de tous les voyageurs. Il y a des cas beaucoup plus intéressants. Voici, par exemple, une longue citation :

« Pour ma part, je me soucie peu d'arriver à un spectacle quand la toile vient d'être baissée. Le drame européen se joue sur les bords de la Néva. C'est en Russie qu'il faut aller. La Russie c'est la couronne du monde, j'aime ses glaces si froides et ses étés si chauds, j'aime ses palais de sapins, ses citadelles de terre cuite et ses minarets orientaux; prêtez l'oreille à ce bruit d'Empire qui grandit, et vous comprendrez combien rapide est sa croissance. Si j'étais à votre place, j'irais voir à quels prix se vendent les hommes, je voudrais assister à la foire de Makarieff, je serais fier d'étudier par quels soins infinis on fait un soldat d'un paysan, je m'égarerais sur les pas de cette jeunesse chargée d'or, insolente comme si elle était parvenue, et cependant vieille comme l'Empire; je ne dédaignerais même pas ces grossières imitations d'une muse qui n'a rien de national; je voudrais voir ce trône placé au bord du précipice dans lequel le fils jette son père pour y monter encore plus vite; j'irais à Saint-Pétersbourg pour y découvrir cette prostituée royale qui se fait vanter par les gens de lettres de France, au poids de l'or, et je ne serais heureux que lorsque la police ombrageuse du pays m'aurait emprisonné comme suspect, pour avoir sifflé l'une des maîtresses du prince Potemkine ».

Si Catherine II n'avait pas été mentionnée vers la fin de ce fragment, on aurait pu parier qu'il s'agissait de quelque morceau inconnu de Custine, tant les thèmes et leur arrangement sont similaires. Mais ceci n'est pas du Custine, c'est du Janin¹², ce Janin que Custine connaissait très bien personnellement et qu'il mentionne dans le texte de la *Russie en 1839* (ce sont ses œuvres que notre voyageur lisait en compagnie de dames russes à bord du *Nicolas I^{er}*). On a l'impression que Custine avait réalisé le programme tracé par un des conseillers du conteur de *Barnave*, mais l'auteur de *Barnave* n'était pas non plus original : il énumère dans le passage cité les lieux communs qui couraient sur la Russie. On peut dire que le mérite de Custine fut d'exposer ces lieux communs d'une manière tellement personnelle que ses lecteurs le prirent pour un vrai explorateur qui venait de découvrir une Russie inconnue.

Nous avons évoqué d'abord les stéréotypes et les lieux communs. Dans la deuxième partie de ce texte, nous nous consacrerons aux sources au sens propre du mot. Je suis persuadée que ce sont les récits de l'ambassadeur français à Saint-Pétersbourg, Prosper de Barante, qui jouèrent pour Custine ce rôle de source.

12. Jules Janin, *Barnave*, Bruxelles, 1831, pp.19-20.

Custine, en général très critique envers les gens, avait consacré à ce diplomate, dans le texte même de *La Russie en 1839*, des passages on ne peut plus élogieux :

« Mais quelle conversation variée que celle de notre ambassadeur ! Que d'esprit de trop pour les affaires, et combien la littérature le regretterait si le temps qu'il donne à la politique n'était encore une étude dont les lettres profiteront plus tard. Jamais un homme ne fut mieux à sa place et ne parut moins occupé de son rôle; de la capacité sans importance : voilà aujourd'hui, ce me semble, la condition du succès pour tout Français occupé d'affaires publiques. Personne, depuis la révolution de Juillet, n'a rempli aussi bien que M. de Barante la charge difficile d'ambassadeur de France à Pétersbourg. »¹³

On retrouve la même opinion flatteuse dans une lettre particulière adressée par Custine à Mme Récamier le 3 septembre 1839 et publiée par Michel Cadot : « Son [de Barante] aimable esprit m'a vraiment rappelé la France du bon temps, et sa finesse d'aperçus le rend très curieux à faire causer sur le pays : il le voit avec plus d'indulgence que moi; peut-être est-ce une indulgence d'office. »¹⁴ Comme Louis-Philippe déconseillait à son ambassadeur de présenter les légitimistes, ennemis de la Monarchie de Juillet, à l'empereur de la Russie, Custine écrit dans son livre que c'est le grand maître des cérémonies, le comte Voroncov-Daškov, qui l'avait présenté à Nicolas I^{er}. Mais en réalité c'est Barante qui le fit, ce qui plus tard lui valut les réprimandes du roi des Français¹⁵.

Personne n'a jamais comparé le livre de Custine sur la Russie avec ce que dit de ce pays Barante dans ses *Notes sur la Russie* (livre posthume publié par son gendre, le baron de Nervo, en 1875). Pourtant la similitude de plusieurs descriptions est, à mon avis, frappante, et c'est sûrement Custine qui fut influencé par les récits de Barante, et non l'inverse, car les notes de Barante furent évidemment prises sur les lieux mêmes, donc avant la parution de *La Russie en 1839*. Je crois que c'est justement dans le livre de Custine que « les lettres profitèrent » des conversations et des connaissances de Barante.

D'abord, on trouve dans les *Notes* de Barante des informations sur des événements dont Custine n'aurait rien dû savoir, mais que pourtant il décrit dans son livre avec des détails étonnants et très proches de ceux que donne Barante. Dans la lettre 8^e, Custine parle de la reconstruction du Palais d'Hiver qui fut victime d'un incendie le 17/29 décembre 1837 et des conditions affreuses dans lesquelles ce travail s'effectuait :

« On a continué les ouvrages intérieurs pendant les grandes gelées; six mille ouvriers étaient continuellement à l'œuvre : il en mourait chaque jour un nombre considérable, mais les victimes étant à l'instant remplacées par d'autres

13. *La Russie en 1839*, 1, p. 250. Sur Barante comme causeur mondain et sur ses anecdotes, voir : V. Militchina, « Pouchkine et Barante », in *Universalité de Pouchkine*, Paris, 2000 (à paraître).

14. M. Cadot, *op. cit.*, p. 241.

15. *Ibid.*, p. 193.

champions qui couvraient les vides pour périr à leur tour sur cette brèche inglorieuse, les morts ne paraissaient pas. [...] Pendant les froids de 26 à 30 degrés six milles martyrs obscurs, martyrs sans mérite, martyrs d'une obéissance involontaire, car cette vertu est innée et forcée chez les Russes, étaient enfermés dans des salles chauffées à 30 degrés, afin d'en sécher plus vite les murailles. Ainsi ces malheureux subissaient, en entrant et en sortant de ce séjour de mort, devenu, grâce à leur sacrifice, l'asile des vanités, de la magnificence et du plaisir, une différence de température de 50 à 60 degrés. »¹⁶

Barante dans ses *Notes* parle aussi des travaux au Palais d'Hiver et souligne qu'il n'en connut les détails affreux que par hasard : on « n'en parlait point, et je ne l'ai su que par occasion, en apprenant la mort d'un peintre et d'un architecte français employés l'un et l'autre dans le palais ». De plus Barante eut l'occasion d'entendre les récits du prince Vasilij Dolgoroukov, principal surveillant de ces travaux, et voici ce qu'il en apprit :

« Il y avait telle salle où il ne pouvait entrer qu'après avoir quitté son habit et sa cravate, et cette salle était remplie de travailleurs. [...] L'exhalaison des plâtres, l'extrême chaleur, la transition soudaine à l'air extérieur pendant le froid de l'hiver multipliaient les maladies et la mortalité parmi cette foule d'ouvriers. Personne n'y prenait garde. »¹⁷

Il est à noter que les autres voyageurs français qui avaient visité et décrit la Russie à la même époque (par exemple, Xavier Marmier) ne disent rien des conditions dans lesquelles le Palais d'Hiver se relevait de ses ruines et ne font que constater qu'il est redevenu aussi beau qu'avant; de leur côté, les critiques russes de Custine niaient énergiquement le fait que de nombreux ouvriers auraient péri. Nicolas Gretch dans sa brochure *Examen de l'ouvrage de M. le marquis de Custine intitulé « La Russie en 1839 »* (Paris, 1844) remarque même que les Russes adorent le changement brutal de température et qu'en sortant du bain chaud, ils se jettent dans la neige. Ici donc seuls Custine et Barante sont du même avis, et comme Barante lui-même affirme qu'on n'en parlait pas dans les salons, ce n'est que de Barante que Custine pouvait tenir cette information.

Il en est de même avec la description des troubles paysans sur la Volga dont Custine parle beaucoup dans la lettre 17^e ainsi que dans l'« Histoire de Théléneff », incluse dans la lettre 18^e :

« [...] des paysans sont députés de tous les points du pays vers les nouveaux administrateurs des terres impériales, pour faire supplier l'empereur d'acheter aussi les hommes et les domaines du voisinage; des serfs choisis pour ambassadeurs sont envoyés jusqu'à Pétersbourg : l'empereur [...] leur dit : 'Je ne puis acquérir la Russie tout entière, mais un temps viendra, je l'espère, où chaque paysan de cet empire sera libre; si cela ne dépendait que de moi, les Russes jouiraient dès aujourd'hui de l'indépendance que je leur souhaite'. [...] Ce

16. *La Russie en 1839*, 1, p. 154.

17. Prosper de Barante, *Notes sur la Russie, 1835-1840*, Paris, Michel Lévy, 1875, pp. 305-306.

discours, interprété par des hommes sauvages et envieux, a mis toute une province en feu. 'Le Père veut notre délivrance [...] ce sont donc les seigneurs et tous leurs préposés qui sont nos ennemis qui s'opposent aux bons desseins du Père ! vengeons-nous, vengeons l'Empereur !' Là-dessus les paysans croient faire une œuvre pie en se jetant sur leurs maîtres, et voilà tous les seigneurs d'un canton et tous les intendants massacrés à la fois avec leurs familles. Ils embrochent l'un pour le faire rôtir tout vif, ils font bouillir l'autre dans une chaudière, ils éventrent les délégués, tuent de diverses manières les préposés des administrations, ils font main basse sur tout ce qu'ils rencontrent, mettent des villes entières à feu et à sang... »¹⁸

Barante témoigne que tous ces détails furent assez confidentiels à l'époque :

« Chaque année, sur quelque point de l'empire se manifestent des séditions pareilles qu'on réprime plus ou moins vite, mais toujours très facilement. Ni le gouvernement, *ni les propriétaires n'en parlent, du moins aux étrangers*, puis on n'y pense plus. »¹⁹

Comment donc Custine les connaissait-il ? On a toutes les raisons de penser qu'il doit ces détails aux récits de Barante qui écrit dans les *Notes* :

« Il vient d'y avoir une révolte de paysans dans le gouvernement de Simbirsk. Ils se sont persuadés ou quelqu'un leur a persuadé que l'empereur venait de donner à son fils pour apanage, en le mariant, les terres où ils étaient attachés. Dès lors ils ont cessé de reconnaître leurs propriétaires et de leur obéir. Les choses sont venues au point qu'un propriétaire a été massacré de la plus horrible façon. Ses paysans l'ont fait griller; un *ispravnik* a aussi été tué. Comme il n'y a point de troupes dans le voisinage, la sédition doit avoir duré plusieurs jours. C'est par hasard et d'une manière incomplète que nous apprenons de telles circonstances. Le gouvernement les tient secrètes, les Russes n'aiment pas à en parler soit par habitude de discrétion, soit par insouciance, aussi les faits de cette espèce sont-ils très souvent ignorés. On assure qu'ils sont assez fréquents; il y a tel propriétaire qui n'ose pas habiter sur ses terres et qui n'y va jamais. »²⁰

La similitude est, à mon avis, frappante (particulièrement dans les détails sur les propriétaires *rôtis* ou *grillés*)²¹.

18. *La Russie en 1839*, 1, p. 361.

19. P. de Barante, *op. cit.*, p. 311 ; c'est moi qui souligne.

20. *Ibid.*, pp. 298-299.

21. Une autre source probable pour les pages décrivant les troubles paysans sont les récits oraux du peintre Horace Vernet qui, dans une lettre à sa femme, écrite de Pétersbourg le 31 octobre 1842, donne des détails étonnants sur les soldats des colonies militaires qui tuèrent de bons et généreux officiers par esprit de justice : pour n'oublier personne ; Custine donne des détails très similaires dans une « note de voyageur » accompagnant l'« Histoire de Théléneff » (*La Russie en 1839*, 1, p. 405). Francine-Dominique Liechtenhan (*op. cit.*, pp. 130-131) croit que Custine avait pu entendre les récits de Vernet et qu'il les avait ensuite utilisés dans son livre ; malheureusement la seule période pendant laquelle Custine aurait pu entendre ces récits avant la parution de son livre fut juillet 1842, lorsque Vernet se trouva à Paris (Vernet arriva en Russie en juin 1842, il revint en France pour assister à l'enterrement du duc d'Orléans puis regagna la Russie où il resta jusqu'en été 1843) ; or, Custine, autant que je le sache, fut absent de Paris en été 1842 (il suivait une cure à Évian) ; donc, on doit supposer que Custine et Vernet utilisèrent une source commune.

Le « Résumé du voyage » de Custine se termine par la mention de la ville d'Odessa qui, par son commerce, est la seule ville de Russie qui jouisse d'un peu de liberté. « Aussi l'empereur, grâce au tact prophétique dont il est doué, n'aime-t-il guère l'esprit d'indépendance qui règne dans cette ville [...] »²². Custine ne s'est jamais rendu à Odessa, donc il n'a pu connaître l'atmosphère de cette ville que d'après les récits des autres ; mon hypothèse est que cet autre fut encore Barante qui, lui, avait visité Odessa en 1837 et qui en parle dans ses *Notes* avec une intonation singulièrement semblable à celle de Custine :

« M. de Worontzov a voulu qu'Odessa restât une ville commerciale sans grands établissements militaires de marine ou d'armée. Sa police n'a rien de tracassier ; on est à Odessa avec une sorte de laisser-aller et de sécurité, sans trop grande crainte de l'autorité. C'est là surtout ce qui rend ce séjour différent des autres provinces, à 600 lieues de l'empereur, loin de cette volonté absolue, contre laquelle il n'y a ni abri ni recours quand on vit auprès d'elle. [...] Odessa reste une sorte d'asile pour des courtisans disgraciés et de mauvaise humeur, pour des familles qui ne prétendent pas à la faveur et qui ont goûté à l'indépendance, pour des employés retirés et mécontents. Ils y trouvent quelque liberté de conversation, une société restreinte, mais facile, des relations assez fréquentes avec l'Europe, un mouvement d'étrangers allant et venant qui amène quelque variété [...]. Tout cela ne plaît guère à l'empereur. La prospérité de la Russie méridionale ne suffirait point pour le réconcilier avec ce relâchement des liens de l'obéissance qui, à son gré, doit toujours ressembler à la discipline. »²³

On trouve aussi des détails plus locaux, mais non moins importants : dans la lettre 10^e, Custine raconte l'histoire de Repnin : « M. de Repnine gouvernait l'empire et l'empereur : M. de Repnine est disgracié depuis *deux ans*, et depuis *deux ans* la Russie n'a pas entendu prononcer ce nom, qui naguère était dans toutes les bouches »²⁴. Plusieurs choses étonnent dans ce passage, et surtout les raisons pour lesquelles Custine avait tellement surestimé le rôle du prince Nikolaj Grigor'evič Repnin (1778-1845), qui fut en 1816-1834 gouverneur de la Petite Russie et en 1834-1836 membre du Conseil d'État, mais qui n'avait jamais été très proche de l'empereur (Vjazemskij s'exclamait dans une lettre à Aleksandr Turgenev du 1/13 décembre 1843 : « Je voudrais bien savoir comment il [Custine] prouverait que M. de Repnine gouvernait l'Empire et l'Empereur... »²⁵ ; tous les critiques russes de Custine soulignaient dans leurs réfutations que Repnin n'était qu'un gouverneur ordinaire d'une province). On peut supposer que cette surestimation, Custine l'avait aussi héritée de Barante qui dans ses *Notes* nomme Repnin « grand seigneur,

22. *La Russie en 1839*, 2, p. 444.

23. P. de Barante, *op. cit.*, pp. 173-175 ; le même texte est publié dans les *Souvenirs* de Barante (t. 6, pp. 124-125), dépêche du 19 octobre 1838 au comte Molé.

24. *La Russie en 1839*, 1, p. 194.

25. Cité par Vera Milčina, Aleksandr Ospovat, « Markiz de Kjustin i ego pervye russkie čitateli », *Novoe literaturnoe obozrenie*, 8, 1994, p. 123 (la phrase de Vjazemskij est en russe dans le texte).

s'il y en a en Russie »²⁶ et qui jugea la disgrâce de Repnin comme un événement tellement important qu'il en parla même dans une dépêche diplomatique (du 2 juillet 1836) à Thiers :

« L'empereur vient de faire un acte de justice sévère et éclatant. Le prince Repnine — homme fort considérable dans l'armée, dans le gouvernement, à la cour, était, il y a deux ans, gouverneur général de l'Ukraine. De grands désordres d'administration ont eu lieu au sujet des mesures prises pour pourvoir à la disette [on accusait Repnin d'avoir volé l'argent du Trésor, ce qui, d'ailleurs, ne fut pas prouvé]. En s'en faisant rendre compte, l'Empereur a été convaincu que le Prince Repnine était coupable des concessions scandaleuses. Il l'a destitué de tous ses emplois et l'a envoyé devant une commission d'enquête. »²⁷

Barante interprétait la démission de Repnin comme une étape de la lutte de l'empereur contre la corruption parmi les employés — lutte que, d'ailleurs, l'ambassadeur de France croyait presque inutile, car la corruption en Russie avait toujours été très importante; chez Custine l'interprétation est différente, mais la présentation de l'événement lui-même reste assez proche.

Custine consacra plusieurs pages éloquentes à l'autorité très faible et à l'impuissance morale de l'Église orthodoxe; ici aussi, Barante lui sert d'allié; ce dernier écrit, par exemple :

« On ne peut trop s'étonner de voir, chez un peuple pieux jusqu'à la superstition, les prêtres sans nulle influence, sans nulle considération, inaperçus pour ainsi dire dans la société. Sortis pour la plupart des classes inférieures, sans instruction, mariés et soumis à toutes les nécessités de la vie commune, les prêtres servent à accomplir les cérémonies du culte, mais n'ont aucune action sur le peuple. Ils ne lui enseignent ni la morale, ni le dogme; il n'y a point de catéchisme pour les enfants, peu ou point de prônes ou de prédications pour l'église; aussi le prêtre est-il peu honoré. [...] Des cérémonies, des observances, point de prédications, point d'influence par la parole, point d'union intime et nécessaire avec l'éloquence, la philosophie et les arts, point d'obligation d'apprendre une autre langue que la langue vulgaire pour comprendre le rituel, pour connaître les Saintes Écritures et tous les enseignements religieux. En ce moment, la religion russe est une religion de village et rien de plus. [...] Si une femme même spirituelle et instruite est animée de zèle religieux, cela ne la porte point à prendre pour guide ou pour directeur un de ces hommes qui honorent le clergé; [...] elle fait venir son confesseur chez elle ou un prêtre pour dire des prières, puis on lui donne cinq roubles et il va dîner à l'office. »²⁸

Je ne citerai pas *in extenso* d'innombrables passages correspondants de Custine, mais quiconque a lu *La Russie en 1839* reconnaîtrait dans ces lignes de Barante des opinions très proches de celles de Custine qui constate :

26. P. de Barante, *op. cit.*, p. 155.

27. MAE, Correspondance politique, Russie, 191, fol. 171.

28. P. de Barante, *op. cit.*, pp. 66-67, 77, 68.

« Le peuple russe passe pour très religieux, soit : mais qu'est-ce qu'une religion qu'il est défendu d'enseigner? On ne prêche jamais dans les églises russes. [...] Des signes de croix, des salutations dans la rue, des genuflexions devant des chapelles, des prosternations de vieilles dévotes contre le pavé des églises, des baisements de main; une femme, des enfants et le mépris universel, voilà tout le fruit que le pape a recueilli de son abdication [...] »²⁹

On peut trouver aussi de petites nuances de la vie quotidienne et des habitudes des Russes qui sont vues de la même façon par Barante et par Custine. Par exemple Custine écrit dans la lettre 29^e : « En général, les hommes ont ici le langage doux : ils vous disent d'un air mielleux que les serfs russes sont les paysans les plus heureux de la terre »³⁰ ; et Barante : « [il y a] un texte sur lequel les Russes se complaisent et qu'ils traitent toujours, même en conversation, avec un style oratoire et sentimental. La patiente soumission des paysans, leur humble religion pour l'empereur ou pour leurs maîtres ne manquent jamais d'appeler des expressions de tendresse admirative »³¹. Il est inutile de souligner que les deux auteurs sont également convaincus du caractère mensonger de ces déclarations.

La mort des cochers attendant leurs maîtres dans la rue en hiver est mentionnée par Custine (qui, rappelons-le, avait visité la Russie en été) dans la lettre 14^e, et par Barante qui lui consacre une page entière³². Lors de la préparation de son ouvrage, Custine demanda même à Sophie Gay d'élucider cette question : si vraiment les cochers mouraient en hiver devant les portes des théâtres et des palais, en attendant leurs maîtres. (Il est à souligner que si, dans les livres précédents sur la Russie, par exemple dans *Dix années d'exil* de Mme de Staël, il est aussi question des cochers attendant leurs maîtres dans la rue même lors des grands froids, rien n'est dit de leur mort).

Il y a même — ce qui est plus étonnant —, des invectives brillantes de Custine contre la Russie pour lesquelles on retrouve parfois des « antécédents » chez Barante, penseur d'habitude très modéré. Si Custine dit dans la lettre 28^e :

« Souvent détruits et rebâti, ils [les couvents] ont une apparence moderne; sous ce climat où rien ne dure, nul édifice ne peut résister à la guerre des éléments. Tout s'use en peu d'années, et tout se refait à neuf : aussi le pays a-t-il apparence d'une colonie fondée la veille... »³³

Barante, de son côté, remarque, en parlant de Toula qu'il vient de visiter :

« C'est une des plus anciennes villes de Russie. Pour le savoir, il faut l'apprendre dans les livres, car, comme aspect, toutes les villes en Russie semblent être d'hier. Ou elles sont en bois, et les maisons durent au plus une

29. *La Russie en 1839*, 2, p. 21 ; 1, pp. 357-358.

30. *Ibid.*, 2, p. 222.

31. P. de Barante, *op. cit.*, pp. 399-400.

32. *Ibid.*, pp. 350.

33. *La Russie en 1839*, 2, p. 186.

trentaine d'années, ou en briques revêtues d'un enduit que le climat ne laisse pas subsister longtemps et qu'il faut renouveler sans cesse. »³⁴

On pourrait me faire remarquer que, pour quelques-unes des pensées de Custine que je crois être fruits de ses conversations avec Barante, il est possible de trouver des sources imprimées et beaucoup plus anciennes. Soit, mais l'un n'exclut pas l'autre et Custine dans son œuvre n'exploitait pas que les livres. Etant donné que, comme il l'avoue lui-même dans la lettre 19^e³⁵ (et les documents de l'époque le confirment), il a peu fréquenté les Russes en Russie, Barante nous apparaît comme un rare informateur *vivant* — et de ce fait encore plus précieux — de Custine.

Résumons-nous : un des buts du commentaire à l'édition critique de *La Russie en 1839*, que nous avons fait paraître en russe avec Aleksandr Ospovat³⁶ et dont plusieurs remarques sont utilisés dans cet article, fut de priver Custine de cette auréole d'exclusivité dont il était depuis longtemps entouré en Russie, de le transformer de prophète de l'antisoviétisme avant la lettre pour lequel on le prenait en Russie pendant la période soviétique en un auteur appartenant à son époque et lié par de multiples fils au contexte historique de cette époque.

e-mail : veramil@online.ru

34. P. de Barante, *op. cit.*, p. 270.

35. *La Russie en 1839*, 1, p. 419.

36. Édition en deux volumes, parue à Moscou en 1996 aux Éditions Sabašnikov.